

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Carnet du "Monde Illustré," par J. St-E. — Divagations, par Pedro. — Fable : Les loups et les chiens par F. X. Burke, prêtre. — Courrier de Paris, par Jean Rival. — Souvenirs d'été, par X. Vincy. — A travers le Canada. — Les vieillards, par Alphonse Karr. — Précis : Broderie, par Miss E. Ehrstone. — Nouvelle canadienne : Une histoire de phthisiques, par Pierre Georges Roy. — Propos du docteur — Le télephone automatique de Strouger (avec gravures), par J. Alcide Chaussé. — Chronique des voyages : Au continent noir, par le R. P. Rémont, missionnaire. — La guerre au Dahomey. — Feuilletons : Les mangeurs de feu (suite), par Louis Jacalot ; La belle ténébreuse (suite), par Jules Mary. — Problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES. — La guerre au Dahomey : Tirailleurs sénégalais et haoussa ; Garde civil ; Volontaire sénégalais ; Incinération des cadavres dahoméens après la bataille de Dogba ; Les Dahoméens essaient de surprendre le camp des Français. — Gravures de nos feuillets.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
83 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



Une perle, trouvée dans un journal de Lévis ; je l'enchasse dans LE MONDE ILLUSTRÉ pour servir aux historiens de l'avenir :

AVIS

À MM. LES VOLEURS DE LEVIS!

Voyant que la police est impuissante à protéger mon bois de chauffage contre vos visites assidues, je fais appel au bon cœur de vous tous et vous implore respectueusement de vouloir bien laisser mon bois tranquille, le reste de l'hiver. Je pense que vous devez être satisfaits de ce que vous avez déjà pris jusqu'à ce jour.

Je connais plusieurs d'entre vous et suis disposé à ne plus tolérer à l'avenir vos attentions.

JEAN PAQUET,
Marchand de bois,
Rue St Laurent, Lévis.

Prière aux autres journaux de reproduire
Lévis, 2 déc 1892.

Je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant cette notice aussi spirituelle qu'énergique, et, usant de la double-vue que possèdent tous les chroniqueurs, je lis le *Lévis-Herald* de 2392, alors que la modeste petite ville située en face de Québec est devenue une immense cité américaine :

"Un de nos amis nous communique un numéro cinq fois centenaire du *Quotidien*, de Lévis—journal publié en français quelques années avant l'annexion du Canada à la grande République—et nous y trouvons l'étrange avis suivant :

"On voit que les choses ont bien changé depuis cinq cents ans. Dans ces temps barbares, nos aïeux avaient besoin de police, institution qui n'existe plus depuis longtemps. La police se composait d'hommes habillés d'une manière spéciale et très voyante, avec de gros boutons jaunes, afin d'être mieux remarqués d'une autre sorte ou classe d'individus que l'on appelait *voleurs*, et qu'ils avaient pour mission d'empoigner et de mener dans un endroit désigné sous le nom de prison. Les voleurs étaient des êtres qui prenaient ce qui appartenait à d'autres personnes, car à Lévis comme ailleurs, comme partout à cette époque, ce n'était pas l'Etat qui était propriétaire de tout ce qui se trouvait dans la république, mais bien certaines gens seulement, tandis que le plus grand nombre n'avaient que peu de chose ou même rien du tout.

"On voit aussi que, il y a cinq siècles, nos pères se chauffaient avec du bois, c'est-à-dire qu'ils abattaient des arbres, les coupaient en morceaux et les allumaient. Tant que le bois brûlait, ils avaient chaud, mais il fallait en remettre à chaque instant dans une boîte de fonte connue alors sous le nom de poêle. On peut juger de la commodité du système.

"Et, ajoute le *Lévis Herald*, puisque le hasard nous a fait retrouver cette pièce curieuse et nous a amenés à parler du passé, nos contemporains nous sauront peut être gré de leur donner quelques renseignements sur cette époque, renseignements qui paraîtront peut-être invraisemblables mais dont nous garantissons la parfaite exactitude.

"Chacun faisait sa lumière lui-même ou recevait, chez lui, par un tuyau, un gaz qu'il allumait quand la nuit était venue. Dans le premier cas, chaque ménage possédait un certain nombre de récipients en verre ou en métal, contenant de l'huile de pétrole, dans laquelle trempait une mèche de coton ; on mettait le feu à cette mèche et on l'entourait d'un cylindre de verre afin de régler le courant d'air nécessaire à la combustion. Souvent le verre cassait, la lampe tombait et se brisait, la mèche fumait et empestait, mais on se contentait de ce primitif luminaire que l'on nommait lampe. "Ceux qui se servaient du gaz extrait de la houille n'étaient guère plus heureux, car, outre que la lumière produite par ce fluide était très fatigante, on était exposé à mourir d'asphyxie, quand une fuite se déclarait dans le tuyau d'alimentation.

"Quelques-uns avaient des lampes électriques, c'est-à-dire des globes vides d'air, dans lesquelles se trouvait un mince filet de charbon, porté à une haute chaleur par l'électricité.

L'électricité était cette force si peu connue alors, qui a été décomposée en une foule d'autres qui suffisent aujourd'hui à presque tous nos besoins.

"Nos pères étaient très ignorants, inutile de le dire, et pour ne citer que quelques exemples de l'état d'enfance dans lequel ils végétaient, il suffira de dire qu'ils ne se servaient pas plus de la lumière du soleil comme moteur que de la force ascensionnelle de la sève des végétaux. Ils tuaient des animaux pour se nourrir, prenaient leur laine pour se vêtir et jouaient du piano pour s'amuser. Le piano était un instrument très répandu alors, et certains voyageurs affirmant en avoir encore vu chez quelques tribus samoyèdes . . ."

Et puis . . . la double-vue s'épaissit et disparut ; ce qui est très fâcheux, car on pouvait aller loin comme ça . . .

* * Ce qu'ils se moqueront de nous, nos descendants ! Et n'est-ce pas chose curieuse que de voir l'homme, né perfectible, disent les auteurs, se perfectionner si peu ?

En revanche, il apporte tous ses soins à l'art de s'entretuer, et c'est merveille de voir à quels résultats on est déjà arrivé.

Le lieutenant Chartrand, — un de nos compatriotes officier dans l'armée française, — nous décrivait dernièrement, dans une conférence militaire, pleine d'humour, les effets vraiment épouvantables du fusil Lebel.

Cette balle, grosse comme un porte-plume, mignonne, brillante, nickelé, entre dans le corps de cinq à six hommes comme dans du beurre. Un soldat placé derrière un arbre de trois pieds de diamètre est aussi exposé que s'il n'avait rien devant lui. Pendant la première seconde, elle fait 2,400 tours sur elle-même, atteint un homme, laisse une toute petite marque violacée sur la poitrine et ressort dans le dos, faisant un trou dans lequel on peut mettre le poing. Cette balle ne fait pour ainsi dire pas de blessure, elle pulvérise les os et tue.

Les fusils de guerre qui datent seulement de dix ans, sont des jouets d'enfants, pour les résultats, relativement au nouveau fusil français. Et avec cela, l'arme est légère, jolie comme sa balle miniature. Quelles horreurs nous promet la prochaine guerre européenne !

Et puis, la poudre sans fumée, la détonation nulle, le silence accompagnant la plus effroyable tuerie, n'y a-t-il pas dans tout cela de quoi donner la chair de poule ?

Les conférences que le lieutenant Chartrand a données à Montréal, Québec, Saint-Jean, etc., ont été des plus intéressantes.

Chez lui, rien du rhéteur qui s'écoute et semble se griser de sa propre voix ; s'il parle, c'est pour dire quelque chose et ne ressemble nullement à ces orateurs, tonneaux vides qui ne résonnent longtemps que parce qu'ils sont creux.

Je ne ferai pas au lieutenant Chartrand le sot compliment de lui dire qu'il est brillant ou sublime, il me rirait au nez avec raison, mais il parle avec clarté, parce qu'il connaît admirablement son sujet et, quand il nous donne des renseignements sur la vie du troupier et sur l'armement de l'armée française, on sent qu'on a devant soi un véritable soldat, qui aime et sait son métier.

A certain moment même, quand il nous démontrait la manœuvre du fusil Lebel, il n'avait pas d'arme dans les mains, mais le jeu des doigts, les mouvements, tout était si fidèlement exécuté et cadencé que, parole d'honneur, j'ai vu le fil . . .

Si, d'aventure, un Allemand a assisté à cette causerie, il a dû être désappointé pour deux raisons : parce qu'il n'a dévoilé aucun secret, d'abord — il connaît trop son devoir pour cela, et puis, ah ! et puis, parce que, froid et calme, il a rendu justice à la force et à l'organisation de l'armée allemande — la seule digne de nous, comme il l'a dit avec tant de raison.

Nous sommes loin des jours sombres de 1870, alors que la France désorganisée, mal préparée, sans armées, hébétée par dix-huit ans de régime impérial, se croyait sûre de vaincre un ennemi colossal, prêt pour la guerre, qui avait travaillé pendant un demi siècle pour prendre la revanche d'Iéna — ce qu'elle ignorait, et que l'on criait : à Berlin !

Certes, les soldats d'alors avaient autant de courage et de cœur que ceux d'aujourd'hui, — les deux cents mille Français qui sont morts au champ d'honneur, pendant l'année terrible, l'ont bien prouvé, — mais, on n'était pas prêt !

C'est un point très important que de connaître la force et la valeur de l'ennemi que l'on a à combattre, et le lieutenant Chartrand est bien de l'école des officiers sérieux.

Ah ! si la France sort victorieuse de la guerre de revanche, elle pourra en être fière, car jamais on n'aura vu de duel aussi terrible.

* * La conférence à laquelle vous avez assisté à Montréal, je l'ai entendue à Québec, où le lieutenant était accompagné de l'honorable juge Routhier.

Au début, le savant jurisconsulte l'a présenté comme capitaine et, après la conférence, l'a remercié comme commandant.

Est-ce un *lapsus lingue* ou préscience de l'avenir de l'officier des Chasseurs Alpins, je ne sais, mais je préfère la seconde interprétation des paroles spirituelles du juge ; le lieutenant Chartrand occupe, en effet, un très beau rang sur le tableau d'avancement et passera bientôt capitaine, et, si une balle ne le jette pas à terre, je le vois déjà